**L'ENFANT QUI PARLAIT AUX ARBRES**

Il y a bien longtemps, au début du siècle dernier, du côté de Casteljau, vivait Ti-Lou. À neuf ans, il en paraissait six tant il était fluet et plus petit que la moyenne des garçons de son âge. Quand on le rencontrait pour la première fois on ne voyait que ses grands yeux bleus rêveurs qui masquaient la maigreur de son visage surmonté d'une tignasse brune qui ne connaissait pas le peigne. .

Son vrai prénom était Louis, mais comme il était petit, tout naturellement, on l'avait appelé Petit Louis, vite transformé en Ti-Lou. Plus personne ne l'appelait autrement, même pas sa maîtresse d'école.

Avec son grand frère, sa sœur cadette et ses parents ils habitaient une petite ferme basse mais toute en pierres, de ce calcaire blanc que l'on trouve en abondance par ici. Une étable, faite de planches disparates, jouxtait le bâtiment principal. Ils n'étaient pas riches, oh, non! Ce n'était pas la misère non plus. Du blé pour le pain, de l'orge et du seigle pour les animaux, quelques pois-chiches et des fèves pour les bonnes soupes de l'hiver, des lapins, des poules et six chèvres assuraient leur subsistance avec le cochon qu'on engraissait tous les ans. Et puis il y avait le bois de Païolive tout proche dans lequel les lapins de garenne et les perdrix rouges foisonnaient. On en capturait de temps en temps de manière plus ou moins licite. Parfois même, on avait la chance de prendre un gros lièvre ou quelques grives pour changer un peu du quotidien. Sans oublier le Chassezac qui serpentait à quelques dizaines de mètres et qui fournissait tout le poisson dont on pouvait avoir envie. On n'avait jamais faim à la ferme. On y faisait même parfois des festins de roi à la saison des champignons ou des truffes que Belle, la vieille chienne savait si bien dénicher dans les coins les plus inattendus.

Ti-Lou aimait beaucoup l'école. Oh, bien sûr, il n'y allait pas souvent comme tous les garçons de son âge: on avait besoin de lui dès les beaux jours pour aider aux travaux des champs. Pourtant il aurait bien aimé faire plaisir à Mademoiselle Clémence, sa maîtresse d'école. Il la trouvait si jolie et si gentille. Mais ses absences répétées et son étourderie proverbiale l'empêchaient d'obtenir les bons résultats et les compliments que sa sœur cadette recevait sans même faire le moindre effort.

Pourtant il comprenait presque tout du premier coup quand il voulait bien faire l'effort d'écouter. Mais il se sentait différent des autres garçons qui ne pensaient qu'à se chamailler et à se battre. Il sentait aussi beaucoup de choses que les autres ne semblaient pas voir. Tout lui plaisait dans la nature, surtout les arbres pour lesquels il avait une grande affection. Sans comprendre pourquoi.

À la maison, à cause de ses faibles moyens physiques, il était affecté à l'entretien du potager avec sa mère, à la distribution de la nourriture aux animaux, y compris au gros porc dont il était le seul à ne pas avoir peur. Il aimait par-dessus tout garder les chèvres. Il les emmenait dans le bois de Païolive, ce véritable labyrinthe de rochers sculptés par l'érosion au cours des millénaires disaient certains. Mais lui savait que ce n'était pas vrai. Il reconnaissait dans chaque caillou, dans chaque roc, des formes d'animaux, d'humains: l'ours, le cerf, la chèvre, le cochon, la perdrix, le diable. I1 espérait, un jour, trouver sa place parmi eux, qui avaient vécu là et s'étaient pétrifiés pour l'éternité. Entre les rochers, de minces bandes de terre rouge alimentaient une végétation étonnamment bien fournie. On y rencontrait des chênes blancs aux troncs tourmentés, des cades, des genévriers qui attiraient les grives l'hiver, du thym, de la sarriette, du serpolet qui embaumaient. Des buis aussi aux feuilles lustrées qui appelaient au secours l'été, quand ils avaient trop soif, en devenant tout rouge . . . Un vrai émerveillement pour les yeux et le nez.

Il parcourait, avec ses chèvres, ce dédale sans jamais se perdre. Son endroit préféré était une falaise surplombant le Chassezac de quelques mètres. Il s'allongeait à l'ombre d'un vieux chêne qui étendait ses branches sur l'eau verte et profonde. Il pouvait rester là des heures à observer les gros chevesnes qui flemmardaient en surface. Parfois il apercevait une belle truite, surgie des profondeurs comme un missile lancé d'un sous-marin, pour venir gober un petit poisson imprudent. Ti-Lou était heureux, vraiment heureux dans ces moments-là.

Ses parents avaient pris à la maison la seule grand-mère qui lui restait. Elle était bien vieille et très fatiguée. On la disait un peu sorcière, elle pouvait guérir les brûlures rien qu'en les effleurant avec ses doigts calleux. Elle fabriquait aussi des onguents avec des plantes qu'elle récoltait le matin de bonne heure ou à la nuit tombée. Un soir, elle appela ti-Lou.

* Viens ici, mon pitchounet.
* Oui grand-mère.
* Assieds-toi et donne-moi la main.

Elle prit la menotte dans les siennes et la garda serrée un temps que Ti-Lou trouva interminable. Le regard perdu au plafond, l'aïeule respirait à peine. L'enfant commençait à prendre peur quand elle prononça, avec un profond soupir:

* Mon pauvre petiot tu as le don. . . Pas de doute tu as le don . . .
* C'est quoi le don grand-mère?
* Tu comprendras bien assez tôt, va. . . J'espère que tu seras heureux quand même petiot. Va-t’en maintenant, laisse-moi me reposer. Puis comme si elle parlait à elle-même, elle ajouta:
* Je comprends pourquoi je t'ai toujours préféré, petiot maintenant je peux aller rejoindre mon cher Hector, il y a trop longtemps qu'il m'attend.

Il n'avait pas connu son grand-père Hector, mort loin de chez lui, du côté de Sedan, en 1870. Le lendemain, la grand-mère ne se réveillait pas.

Quelques semaines plus tard, Ti-Lou grimpait dans un peuplier pour essayer d'atteindre une nichée de pies qu'il convoitait. Elles étaient prêtes à partir, de temps à autre il les apercevait au bord du nid. Tout à coup, toutes les feuilles de l'arbre se mirent à frémir bien qu'il n'y eut pas un souffle d'air. Il entendit distinctement une voix qui murmurait:

* Ne pose pas le pied sur cette branche, elle va casser et tu tomberas.

Ebahi, il resta le pied en l'air en scrutant les alentours. Personne. Aucune présence humaine. Il posa quand même sa galoche sur la petite branche qui cassa net avec un petit bruit sec. Il se sentit tomber, poussa un cri mais une plus grosse branche, qu'il aurait bien juré avoir vu se détendre, l'arrêta au passage. La voix retentit à nouveau, réprobatrice:

- Pourquoi n'écoutes-tu jamais ce qu'on te dit? Je t'avais prévenu! Pour cette fois je tai rattrapé mais la prochaine, peut-être bien que je te laisserai tomber jusqu'en bas. La peur aux tripes, il bredouilla:

* Mais qui parle? Montrez-vous!
* C'est moi, le peuplier! Tu vois quelqu'un d'autre toi?
* Mais les arbres ne parlent pas!
* Oh, que si! Mais vous autres les humains, vous ne savez pas les entendre. Sauf quelques-uns, comme toi. Et ta pauvre grand-mère.

Un éclair aveuglant lui fit tourner la tête et presque lâcher prise. Il venait de comprendre ce qu'était le don. Tout d'un coup, il se sentait tellement euphorique, tellement exceptionnel: il parlait aux arbres, IL PARLAIT AUX ARBRES!

Il voulut tester son nouveau pouvoir. Au début, il eut quelques difficultés, soit qu'il s'y prit mal, soit que les arbres, bougons, refusent le dialogue avec ces êtres bizarres, toujours en mouvement. Et qui plus est ne se gênaient pas pour les maltraiter. Et un coup de bâton par-ci, et une branche cassée par-là, certains allants même jusqu'à uriner sur leur tronc. Comment faire confiance à une engeance pareille?

Il apprit vite que, bien droit, les bras et la tête levée vers la futaie, il entendait très bien et que les arbres le comprenaient parfaitement. Le vieux chêne du bord de la falaise devint son interlocuteur préféré. La première fois le vieil arbre lui reprocha: - Tu en as mis du temps à m'adresser la parole! Je me demandais si tu m'aimais.

* Mais je ne savais pas moi! Bien sûr que je t'aime, tu es même mon préféré.
* A la bonne heure! Ça fait plaisir d'entendre ça!

Il sut ainsi qu'il avait plus de deux cents ans, qu'il avait connu la Révolution, Napoléon et bien d'autres régimes jusqu'à nos jours. Enfin, pas personnellement, mais il en entendait parler par ceux qui venaient profiter de son ombre.

- Si tu savais, tout ce que j'ai vu et entendu, mon ami rabâchait-il souvent.

* Et entre vous vous causez? demandait Ti-Lou
* Bien sûr! Quelle drôle de question! Les journées sont longues quand on ne peut pas bouger. On se transmet des informations, on prévient les voisins en cas de danger. Tiens, un exemple: ce grand vent du nord que vous appelez Mistral, quand il arrive toute la forêt est prévenue. Alors on courbe le dos, on se penche vers le sud pour protéger nos enfants qui poussent à nos pieds. On protège aussi les oiseaux qui se réfugient dans nos branches. Mais avec l'âge, on a de plus en plus de mal à se redresser, tu sais!
* Oui, je comprends. Mais comment vous faites pour rester immobiles pendant des centaines d'années?
* Vous vivez des centaines d'années, vous? Non. On ne dépense pas toute notre énergie à courir à droite et à gauche, nous. Pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'on trouve sur place? Et puis on dort tout l'hiver.

- Mais est-ce que vous servez à quelque chose? Est-ce que vous vous sentez utiles? - Utile? Utile! Si ce n'était pas toi, je ne te parlerais plus après une insulte pareille! Utile? Indispensable, oui! Nous on peut se passer de vous mais pas vous de nous. Qui vous fournirait de l'oxygène? Qui vous donnerait du combustible pour ne pas mourir de froid l'hiver? Avec quoi construiriez-vous vos meubles. Et les oiseaux, où feraient-ils leurs nids? Même après notre mort, vous vous servez encore de nous, alors! - Ah, oui. Je n'avais pas pensé à tout ça.. .

* Pourtant j'ai entendu dire que vous aviez un cerveau. Vous ne vous en servez jamais?

Tous les sujets étaient abordés. L'arbre semblait avoir un savoir intarissable et l'enfant absorbait tout avec une facilité insolente.

L'hiver suivant fut long et ennuyeux, surtout pout Ti-Lou. Il se rendait souvent dans le bois pour voir et caresser l'écorce de « ses » arbres. Mais, bien sûr, toute communication était coupée puisqu'ils dormaient profondément. Et Ti-Lou s'ennuyait à l'école, sauf quand Clémence, la maîtresse, parlait de la nature ou de l'histoire de France. Alors il se réveillait et pouvait devenir intarissable sur certains sujets. Elle se demandait bien d'où il sortait tout ça, lui qui savait à peine lire. Sa petite sœur en restait bouche bée.

Enfin le printemps revint, les petites feuilles nouvelles apparurent et Ti-Lou put recommencer les interminables discussions avec ses amis.

Un jour, il décida de montrer et d'expliquer son pouvoir à toute la classe. Il s'était mis dans sa position favorite, celle qui fonctionnait le mieux, sous le grand tilleul de la cour. Les autres enfants et Clémence faisaient cercle autour de lui.

* Mon beau tilleul, je sais que tu m'entends, réponds moi.
* Bien sûr que je t'entends! Ce n'est pas parce que je suis vieux que je suis sourd! - Vous avez entendu? cria-t-il tout excité, il m'a répondu, il m'a répondu! Vous l'avez bien entendu, vous aussi?

Comme personne ne répondait, le vieux tilleul reprit:

* Te fatigues pas, ils n'entendent rien. Ils n'entendront jamais rien. Pour entendre il faut savoir écouter et eux ne savent pas. De toute ma longue vie je n'ai rencontré que deux humains capables de communiquer avec nous, toi et ta grand-mère.
* Ma grand-mère aussi parlait aux arbres?
* Mais oui. Elle ne te l'a jamais dit?

Derrière lui, des rires méchants, puis cela débuta comme un murmure pour finir en cri insoutenable, Le fada . . . Le fada . . . Le fada . . . Le fada ... **LE FADAAAA!**

Il courut se réfugier dans la classe, en sanglots, les mains sur les oreilles. Mademoiselle Clémence tenta de le consoler en passant sa douce main dans ses cheveux, mi apitoyée, mi rêveuse.

* Continue à te raconter des histoires, mon petit Ti-Lou. Les enfants grandissent bien trop vite, va.

Même elle ne le croyait pas! Que ce fut dur à encaisser.

Maintenant le surnom du « fada » lui était attribué. Où qu'il passe, il l'entendait derrière son dos. Il avait connu un autre fada qui traînait de ferme en ferme. On avait fini par l'enfermer à l'asile et on ne l'avait jamais revu. Il ne savait pas trop ce qu'était l'asile mais il ne voulait pas qu'on l'enferme lui aussi et qu'on ne le revoit plus. Il se réfugiait de plus en plus dans « son » bois avec « ses » chèvres et ne rentrait qu'à la nuit tombée. Quand il était sûr de ne rencontrer personne.

Un jour qu'il se penchait au bord de la falaise, il tomba à l'eau. Il se débattit beaucoup mais le courant l'emportait vers les rochers. On vit alors cette chose extraordinaire, impensable: une grosse branche du vieux chêne se détendit jusqu'à la surface de l'eau, Ti-Lou, s'y accrocha et fut remonté. L'arbre grogna:

* Ne recommence jamais ça, fiston; ce n'est plus de mon âge ces acrobaties!
* Merci, oh merci mon chêne. Mais ne t'en fais pas, je ne le ferai plus et je ne te quitterai plus jamais!

Ce soir-là, les chèvres rentrèrent seules. On chercha Ti-Lou longtemps. On l'appela beaucoup. On ne le retrouva jamais. On pensa qu'il était tombé dans la rivière, qu'il s'était noyé et que le courant l'avait emporté

Mais les kayakistes qui descendent le Chassezac de nos jours, s’ils savent regarder, peuvent apercevoir au sommet d'une falaise de calcaire gris, vers Mazet Plage, un très vieux chêne au tronc boursouflé. À son pied, un rocher rappelle la forme d'un enfant debout. Une branche du vieil arbre semble le tenir par la taille.

-------------------------------------------------

Michel Gineys

07 Villevocance

Déc. 2017

1er Prix